

# « HEUREUX LES ÉPIS MURS... »

PAR LE GÉNÉRAL DE CORPS D'ARMÉE MICHEL STOLLSTEINER - PROMOTION « CAPITAINE DE CATHELINEAU » (1976-78)

## « Heureux les épis murs et les blés moissonnés »

Cet extrait de «Eve» de Charles Péguy me semble évoquer le mieux le rapport du militaire à la mort. Ou tout au moins ce qu'il devrait être. En faisant abstraction du contexte particulier du conflit mondial, on retrouve dans ce poème ce qui fait la grandeur du soldat.

**M**ourir pour la terre charnelle : la France, notre France, « dans une juste guerre », « pour quatre coins de terre », lieu des attaches à la famille, cellule essentielle pour la vie en société... civilisée. Mourir dans les grandes batailles : allusion prémonitoire de Charles Péguy à la dimension exceptionnelle que prendra le conflit au début duquel il va mourir pour la France, le 5 septembre 1914, à Villeroy (Seine-et-Marne). Mais pour chaque individu, l'action de combat à laquelle il participe, est une «grande bataille».

Mettre sa vie en jeu en servant son pays n'est pas anodin. Au-delà de la défense de l'intégrité du sol national, toute mission donnée aux armées en dehors du territoire, comme c'est devenu de plus en plus fréquent, contribue d'une certaine façon, à la défense du pays. J'ai rencontré des camarades étrangers, officiers d'active, pour qui le métier des armes ne se concevait que pour la défense du territoire national, la mère-patrie, et exclusivement sur le territoire national. Il a fallu quelques années pour qu'ils évoluent. D'aucuns peuvent penser que cette conception du rôle du militaire est un peu surannée. Mais la réalité est là !

La France entretient une armée qui est quotidiennement sollicitée sur des territoires extérieurs, mais aussi sur le territoire national. Des militaires, jeunes et moins jeunes, accomplissent au péril de leur vie les missions qui leur sont données.

La typologie des opérations menées actuellement par l'armée française, diffère de ce que nous avons connu lors des deux grands conflits du XX<sup>e</sup> siècle. Ce ne sont plus pour le moment, et en ce qui concerne la France, des masses d'hommes et de matériels qui s'affrontent.

Durant mes quarante années de service, j'ai participé à des opérations en République centrafricaine, en Nouvelle-Calédonie, en Bosnie-Herzégovine, au Kosovo, en Côte d'Ivoire et en Afghanistan, entre autres. Les contextes ont été différents (dans le cadre d'accords de défense, opérations nationales ou multinationales, maintien de la paix ou imposition de la paix, assistance à la sécurité...).

Un constat se doit d'être fait. Les situations se sont durcies, avec un engagement en hommes et matériels de plus en plus important, au fur et à mesure que les adversaires devenaient eux-mêmes plus puissants. De même, la dimension interarmées de nos engagements s'est accrue avec un rôle de la technologie, de la population et de l'environnement médiatique omniprésents. Certes, chaque opération est différente. Ce qui ne diffère pas, c'est que chaque fois on soit surpris par la mort. S'il n'en reste pas moins que tout être humain est confronté un jour ou l'autre à la mort, la sienne ou celle de ses proches, pour le militaire et ses camarades, pour nous, il s'agit de la mort que nous donnons ou de celle que nous recevons. Et ceci est bien propre à ceux qui ont choisi le métier des armes.



Sper Kundai, juin 2009

Fréquenter la mort est une des réalités du métier militaire qui demeure inchangée, même si le contexte de nos engagements a évolué. Si les soldats sont envoyés sur le terrain, c'est que les autres moyens ont été épuisés et que l'emploi de la force est requis pour atteindre les objectifs recherchés par le niveau politique.

De mon expérience d'un an en Afghanistan, j'assume le fait que nous n'étions pas en simple mission de pacification ou de présence. Nous devions combattre un adversaire motivé et courageux disposant d'une parfaite connaissance du pays. Avant de partir, début août 2008, étant encore chef de l'état-major opérationnel Terre, je suivais de près la situation sur le théâtre depuis plusieurs mois. Il était évident pour moi que nous aurions à combattre. La quantité et la qualité des moyens déployés sur le théâtre par cette Force internationale d'assistance et de sécurité qu'était l'ISAF, étaient impressionnantes. Dans certains secteurs, c'étaient des bataillons entiers qui étaient engagés dans des opérations tactiques contre les Talibans. Et évidemment avec des morts et des blessés dans les deux camps.

La mort durant cette mission, j'y ai été confronté : soldats tués lors de l'embuscade du 18 août 2008 à Sper Kundai, membres des OMLT (Operational and Mentoring Liaison Team) tués lors d'attaques par engins explosifs improvisés ou d'autres, tués lors d'attentats suicides.

Ce qui m'a marqué c'est l'extraordinaire solidarité qui s'est manifestée dans l'environnement proche des soldats tués, mais aussi sur l'ensemble du théâtre, à commencer par le COMISAF lui-même et mes camarades commandants les autres régions d'Afghanistan. Je tiens aussi à souligner le rôle extraordinaire des aumôniers, par la proximité dont ils ont fait preuve auprès des blessés et même des morts, aidant ainsi à la toilette mortuaire de ces derniers dans la nuit du 18 au 19 août.

Pour chacun de ceux qui sont tombés -quittant le théâtre pour retourner vers leurs familles pour se faire enterrer en France- une cérémonie avait lieu au camp de Warehouse, où se trouvait le poste de commandement régional «Capitale» ainsi que les éléments de soutien qui travaillaient au profit de l'ensemble des unités sur le terrain. Cette cérémonie revêtait pour moi une importance singulière. Tout d'abord, elle permettait un dernier hommage de ceux qui restent à ceux qui ont donné leur vie. Ensuite, elle avait pour effet de renforcer la cohésion de l'ensemble du personnel déployé sur le théâtre avec des missions différentes. Des entretiens que j'ai pu avoir avec des soldats, il est ressorti que pour eux cet «au revoir» était indispensable. Et on pouvait ressentir que pour chacun il n'y avait plus ceux de l'avant et ceux de l'arrière. Tous les soldats ne formaient qu'une seule communauté unie avec ceux qui avaient fait le sacrifice suprême. Cet hommage avait un effet galvanisant pour ceux qui restaient.

On ressent différemment la mort des soldats selon la proximité que l'on a avec eux. Il est certain que la mort du camarade de chambrée, de son binôme, a un impact très

fort sur celui qui en fait l'expérience. Mais, quel que soit le niveau de la hiérarchie, il est indispensable d'être préparé à faire face à la mort, que ce soit celle des autres, ou même la sienne propre. La connaissance des risques encourus permet de maintenir pour tous la nécessaire résilience pour poursuivre la mission. D'où la nécessité pour les chefs, de tous les niveaux, de ne pas hésiter à aborder le sujet. Cela doit aussi faire partie de la préparation opérationnelle afin d'éviter la surprise face à l'inattendu. Et la mort au combat fait partie de l'inattendu... On ne sait ni le jour ni l'heure !

Dans la prise de conscience par les soldats de ce que représente la mort au combat, vénérer et conserver la mémoire des anciens tombés au combat, est un stade indispensable. Cela commence dès le début de la carrière. La rencontre avec les anciens du régiment, constitue un pas important. Ils sont l'histoire du régiment, ils sont des témoins des faits d'armes et des actions des aînés. Et puis, le dernier hommage rendu aux hommes tombés au sein du régiment est un formidable moyen d'entretenir la prise de conscience de ce qu'est notre métier !

J'évoquerai trois moments forts de mon temps passé en Afghanistan et liés aux suites de l'embuscade d'Uzbin.

Tout d'abord, c'est le poser entre minuit et une heure du matin de l'hélicoptère au camp Warehouse avec les premiers corps de nos soldats tués. Cette image est à jamais gravée dans mon cœur et dans mon esprit.

Ensuite, c'est, au petit matin, la nouvelle venant du terrain que tous les hommes avaient été récupérés et qu'il n'y avait pas de prisonniers.

Enfin, début septembre, c'est l'accueil à Kaboul des familles des soldats tués lors de l'embuscade. Un moment très difficile, mais inoubliable, au cours duquel j'ai pu expliquer ce que signifiait le sacrifice de leurs enfants.

Pour conclure, je souhaiterais aborder la signification de la mort du soldat. Il se sacrifie au service de son pays. Il donne sa vie en servant. En ces temps où le mot de solidarité revient très, très souvent, n'y a-t-il pas de plus belle marque de solidarité que le sacrifice de ces soldats de France qui ont choisi de servir !

« Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles,  
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.  
Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu,  
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles.»

Honneur à tous nos valeureux soldats tombés au champ d'honneur au service de la France !




---

**Tous les soldats ne formaient  
qu'une seule communauté unie  
avec ceux qui avaient fait  
le sacrifice suprême**

---

Le général Stollsteiner a été le chef de corps du 8<sup>e</sup> RPIMA de 1999 à 2001. Commandant la région de Kaboul en Afghanistan de 2008 à 2009, il servi à SHAPE puis a été conseiller défense du gouvernement.